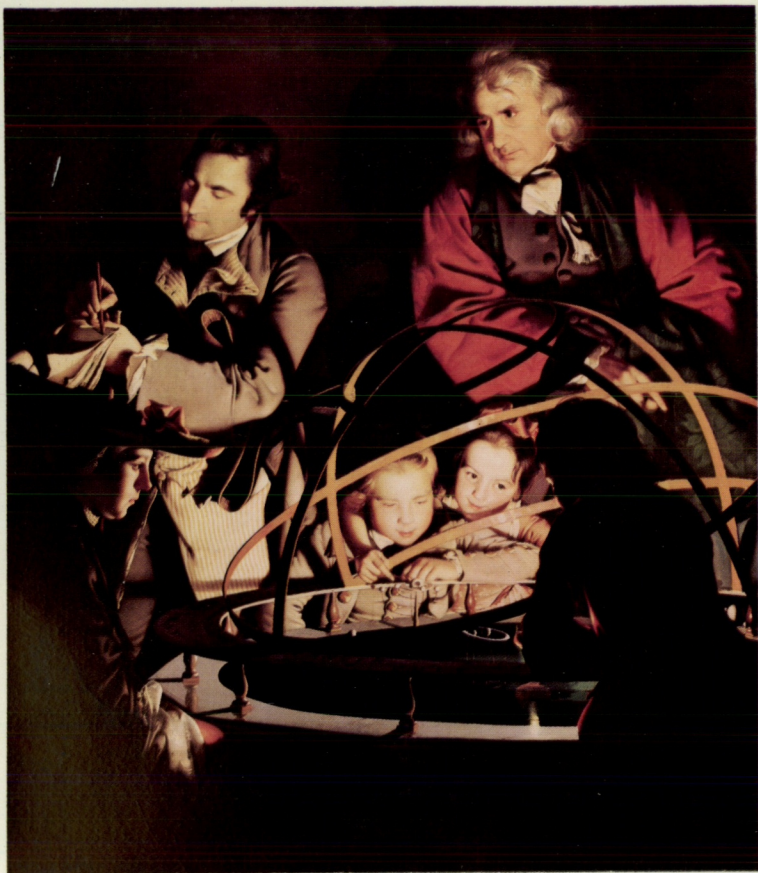


la révolution kantienne

histoire de la philosophie



Extrait de la publication



idées / gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

© *Éditions Gallimard, 1973 et 1978 pour la présente édition.*

La révolution kantienne

Dans un de ses premiers ouvrages, Exposé, développement et critique de la philosophie leibnizienne (2^e éd., 1844), Ludwig Feuerbach observait que, partie, ou, plutôt, chassée d'Italie, la philosophie était passée en Angleterre, puis en France et en Hollande où régnait la plus grande liberté de pensée. Tandis que, dans tous ces pays, elle était devenue autonome, en Allemagne elle était demeurée liée au besoin religieux. Heinrich Heine, auditeur de Hegel, le répétera dans son recueil d'articles si lucides sur l'Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne (1834). Mais à la « philosophie à l'intérieur des limites de la religion » de Jacob Bœhme, Kant répondra par la Religion à l'intérieur des limites de la simple raison (1793).

Cela signifie que la philosophie émigre alors outre-Rhin. Les universités, fidèles à la réforme de Mélanchthon, n'ont pas rompu avec les disciples de la scolastique, et Wolff, en maintenant sévèrement ces disciplines, « a créé en Allemagne — estime Kant en 1787 — cet esprit de profondeur qui ne s'est pas encore éteint ». En outre, la langue allemande s'est peu

à peu unifiée à la lecture de la traduction, par Luther, de la Bible, et par la langue des chancelleries.

Sans la moindre contestation possible, le plus grand philosophe du XVIII^e siècle va être Immanuel Kant : il le conclut ; aussi bien, si l'on peut dater de Galilée ou de Descartes les débuts de la philosophie moderne, c'est de Kant que l'on doit dater les débuts de la philosophie contemporaine.

Qu'on cesse de voir le vieux Kant dans sa redingote d'Empire : on ne devrait le reproduire — le portrait existe — qu'en habit et en perruque Louis XV. Il est tout entier de son temps : Aufklärer (Hegel le lui reprochera). Il lit les gazettes. Pas une querelle dont il ne soit informé — depuis celle des forces vives qui inspire son premier travail, jusqu'à sa polémique sur le mensonge avec Benjamin Constant (1797). Qu'il s'agisse de Newton et de la portée des mathématiques, de la valeur de la physique ou de la métaphysique, de la finalité, de l'esthétique, de méthodologie, de morale, de religion, d'anthropologie, en tout il s'interroge sur ce qu'il entend : personne n'est moins archiviste, personne n'est plus actuel : en tout il renouvelle les problèmes.

C'est qu'il a une clef. Elle est simple : nous ne pouvons connaître (erkennen) que ce qui nous est connaissable, et notre connaissable est nécessairement conforme à notre faculté de connaître. Quant à l'inconnaissable, nous pouvons certes le penser (denken), mais cette pensée n'atteint la certitude, quand elle l'atteint, que par une autre voie que la logique. Voilà, en gros, la révolution copernicienne. Désormais Kant ne reçoit rien de son siècle qu'il ne le transforme et ne laisse rien sans réponse — sans * sa * réponse.

En effet, une fois admis que l'esprit humain n'a pas à s'adapter aux choses en elles-mêmes, mais que les choses connues ne sont telles que parce qu'elles sont adaptées à l'esprit par l'esprit, le rationalisme sceptique est à la fois vaincu et confirmé : vaincu, puisque l'accord de la pensée avec elle-même — qui derechef définit la vérité — est absolument nécessaire (le probabilisme de Hume devient insoutenable et le phénoménisme devra céder la place à la phénoménologie); confirmé, puisque nous ne pouvons accéder à la chose en soi. L'usage des mathématiques est démonstrativement légitime, non seulement dans la mécanique céleste, mais aussi dans toute mécanique ou dynamique sublunaire, car l'espace et le temps où elles s'inscrivent ne nous sont plus extérieurs, ils sont les formes a priori de notre sensibilité, base de toute expérience sensible. Ce sensualisme n'appartient plus à l'empirisme parce qu'il est maintenant soumis à la nécessité des formes de l'entendement : et ici, c'est l'innéisme des idées qui, conformément à la leçon de Locke, demeure proscrit, en même temps que l'innéité des lois de l'entendement synthétique (les catégories) — sur laquelle le XVIII^e siècle hésitait entre le jugement intellectuel et le jugement-habitude — se trouve respectée. La valeur de l'entendement dans la connaissance expérimentale est ainsi établie par la révolution copernicienne. Mais celle de la pensée métaphysicienne? Nous avons déjà indiqué que la querelle des Anciens et des Modernes — c'est-à-dire des lettres et de la science — mettait en cause, contre Descartes, l'unité de l'esprit humain. Kant accepte cette mise en cause. L'entendement (Verstand), juge légitime de l'expérience, n'est pas la raison (Ver-

nunft). *L'entendement est habilité à traiter de substances et de causes, mais non plus en-soi, seulement pour-nous. Dès que la raison, dépassant l'expérience vérifiable, prétend s'élever à l'en-soi de l'âme, du monde ou de Dieu, elle trahit que sa portée ne va pas jusque-là — et le XVIII^e siècle ne s'est pas trompé en dénonçant la métaphysique classique. La métaphysique ne saurait plus être la connaissance de l'en-soi, expression contradictoire en elle-même puisqu'il n'y a de connaissance que pour-nous. La métaphysique n'en est pas morte pour autant, elle se métamorphose en théorie de la connaissance (Erkenntnislehre). Le dualisme du pour-nous et de l'en-soi, de l'entendement et de la raison, a des conséquences méthodologiques : le pour-nous scientifique est nécessairement certain parce qu'il peut se légitimer par des définitions constructives, soit a priori et immuables comme en mathématiques, soit a posteriori et progressives comme en physique ; mais la philosophie procède par concepts et non par constructions de concepts, sa pensée demeure régulatrice et non constitutive. Le même dualisme reparaît à propos de la finalité, elle aussi niée et affirmée, ainsi que l'a toujours fait le XVIII^e siècle, le plus souvent contre, mais aussi pour les causes-finaliers : la finalité, contradictoire à la forme a priori du temps, est insoutenable scientifiquement, puisque le futur (qui n'existe pas encore) devrait être la cause du présent (qui existe) ou du passé (qui n'existe plus) ; en revanche, la probabilité qu'elle présente pour nous à l'observation ne s'en trouve pas annulée : la solution de la contradiction, s'il y a une solution, serait de passer du pour-nous de la temporalité à l'en-soi de l'éternité. Dans la théorie du*

beau et du sublime, la même dualité se manifeste entre le beau, dont la finitude relève du libre jeu de l'entendement et de la sensibilité, et le sublime dont l'infinitude surpasse toute mesure des sens et montre l'importance de la raison à penser la nature comme une présentation d'idées.

Si la fin de la métaphysique classique est consacrée par Kant, tout en posant les prolégomènes d'une métaphysique future, lorsqu'on passe du théorétique au pratique, on retrouve le dogmatisme : seulement il n'est plus le dogmatisme du « je sais », mais celui du « je dois », dont l'impératif inconditionné échappe au conditionnement causal de l'espace et du temps et, par là même, prouve l'existence de Dieu, et nous laisse espérer une destination (Bestimmung) supérieure (espoir que l'éducateur ne négligera pas). Puisque Dieu n'est pas connaissable, encore que son existence soit absolument certaine, il est vain d'en parler selon la métaphysique classique et toute tentative philosophique en matière de théodicée est vouée à l'échec. Son existence se manifeste par le devoir. L'athéisme n'est donc pas soutenable (ni, par conséquent, le matérialisme). La vie morale est celle de la liberté qui consiste dans l'autonomie de l'obéissance à soi-même, c'est-à-dire, en définitive, à la raison. L'on reconnaît, ici encore, les thèmes du XVIII^e siècle. L'empirisme n'en est point absent : il intervient dans les usages et l'habitude acquise d'agir conformément au devoir. Mais il n'a qu'une valeur utilitaire. La vraie morale réside tout entière dans le sentiment non pathologique, non empirique (fût-ce sous la forme de sens moral) du devoir : quand même on refuserait de rapprocher l'impératif catégorique de l'instinct divin qu'invoque le

Vicaire savoyard, du moins, tout le monde l'accorde, l'autonomie semble bien être une transposition de la liberté civile, sur laquelle se fonde le contrat social; et Kant n'est pas moins que Rousseau partisan du droit naturel subjectif.

On pourrait aller aux détails. Il suffit d'indiquer, en général, comment la révolution copernicienne ne néglige aucune des questions du XVIII^e, et les résout en leur donnant un nouveau sens. Elle ordonne un autre univers philosophique en transmuant le cogito constatatif de Descartes en cogito constitutif, elle rend possibles les systèmes de Fichte, de Schelling, de Hegel, dont le soin principal sera de supprimer tous les dualismes sur lesquels le maître de Königsberg, cette fois trop prisonnier des enseignements de son siècle, avait articulé son système : dualismes de la sensibilité et de l'entendement, de l'entendement et de la raison, et, le plus embarrassant, des phénomènes et des noumènes. Fichte choisit le moi moral pour en émaner la nature, Schelling prétend, au moins dans son premier système, remonter jusqu'à la racine du moi et du non-moi, activité (Tätigkeit) originaire qui semble situer l'action au-dessus de l'être, Hegel place l'absolu dans l'Esprit. Aucune de ces solutions n'aurait été produite sans l'instauration du Ich denke. Toutes tendent vers un monisme qui n'est plus celui des stoïciens ou de Spinoza, le monisme d'une substance; c'est celui du Sujet.

Avec le « Je pense » qui constitue nos représentations, la révolution copernicienne de Kant fermait encore le XVIII^e siècle et ouvrait le siècle suivant sur une autre difficulté. A l'analyse il substituait la synthèse, et la distinction radicale, antileibnizienne, de

la sensibilité et de l'entendement, situait sur deux plans hétérogènes l'opposition logique, pure abstraction analytique, stérile, de l'entendement, et l'opposition réelle, dont l'action efficace — féconde — exigeait la liaison synthétique de la sensibilité et de l'entendement. Kant ne va pas plus loin, mais, ici encore, il permettra d'aller plus loin. D'une façon de plus en plus précise, Fichte, puis Schelling, et enfin Hegel en tireront l'idée de la contradiction dialectique : la dialectique elle-même.

Dès lors, voici encore la reprise d'une grande invention du XVIII^e siècle : l'histoire. La dialectique déchiffre l'histoire et en comprend la rationalité jusque dans des moments aussi violents que la Révolution française — à la bataille de Jemmapes (1792), Goethe s'était récréé qu'un nouveau monde commençait. Plus particulièrement, l'histoire de la philosophie devient par la raison dialectique la philosophie elle-même, et la philosophie, du même coup, une philosophie de l'histoire.

Nous avons dû tourner nos yeux vers l'Allemagne parce que s'y produisait la révolution la plus mémorable de la pensée. Mais ce n'est pas pour oublier qu'en France la philosophie des Lumières poursuivait ses évolutions, traversait le jacobinisme, était reprise, sous la tyrannie napoléonienne, par les idéologues, devait aboutir au positivisme d'Auguste Comte, pourtant adversaire résolu du XVIII^e siècle, et, surtout, de la Révolution.

Yvon Belaval.



Immanuel Kant

LA VIE

Kant naquit à Königsberg, en 1724, d'une famille modeste, sincèrement piétiste. Il étudia de 1740 à 1746, à l'université de sa ville natale, la physique, les mathématiques et la philosophie sous la direction de Martin Knutzen, un newtonien de renom. Dans les neuf années suivantes, il accepta différentes charges de précepteur dans de grandes familles de la Prusse orientale. En 1755, il retourna à Königsberg et obtint à l'université la *venia legendi*, l'autorisant à faire des cours privés en qualité de *Privatdozent*, sans se douter probablement combien il allait être un *Privatdozent* malchanceux. Il devait le rester, en effet, pendant quinze ans jusqu'en 1770. L'université le nomma, en 1765, sous-bibliothécaire pour accroître ses maigres ressources et pour le dédommager de l'échec de sa candidature à une chaire. Nommé enfin professeur ordinaire à la chaire de logique et de métaphysique en 1770, sa carrière académique allait se dérouler dorénavant sans incident jusqu'en 1794. Le gouvernement prussien, redevenu conservateur, wolffien et piétiste, après la mort de

Frédéric le Grand, lui interdit alors de s'occuper de matières religieuses dans ses cours et dans ses publications, rescrit auquel Kant se soumit. Il prit son éméritat en 1797 et passa les sept dernières années de sa vie dans une retraite studieuse mais recluse. Il mourut octogénaire en 1804.

De sept à dix heures du matin, les cours de philosophie alternaient avec l'anthropologie, la géographie physique et quelquefois même la physique et les mathématiques. Il ne dictait point ses cours, mais parlait librement, quoiqu'il prît toujours un manuel de base (en philosophie, un manuel wolfien) pour satisfaire aux prescriptions académiques prussiennes. Par sa droiture, son grand savoir et son commerce agréable, il gagna l'estime générale de ses concitoyens, de l'université, de ses auditoires nombreux et surtout de ses anciens élèves. Et si grande fut sa réputation en Allemagne et dans les pays limitrophes (Pologne, Lituanie, Courlande, etc.), que se constitua, vers 1790, une véritable industrie de copistes pour satisfaire, contre monnaie sonnante, aux nombreuses demandes de posséder son enseignement oral que l'on se procurait au moyen de copies d'étudiants. Nous pouvons donc dire que la vie de Kant se confond avec sa vie professionnelle et avec la vie de sa doctrine.

A cette doctrine il donna le nom de criticisme pour marquer nettement l'opposition au dogmatisme : *Critique de la raison pure* (doctrine de la connaissance scientifique), *Critique de la raison pratique* (doctrine de la connaissance morale), *Critique du jugement* (doctrine de la connaissance téléologique). Autour de cette trilogie se groupent

un nombre considérable de travaux consacrés à l'exposé de la philosophie sous tous ses aspects, à la publication de ses cours préférés et à nombre de thèmes occasionnels, physiques ou sociaux, dus à ses sympathies libérales et éclairées. Sa longue carrière philosophique (cinquante ans) peut être divisée en trois parties : une phase précritique de 1746 à 1781, de loin la plus longue, une phase constitutive du criticisme de 1781 à 1790 et une phase défensive de 1790 à 1800, dans laquelle il se vit obligé de défendre le criticisme à la fois contre les wolffiens et contre ses propres disciples.

LA PHASE PRÉCRITIQUE








Nonobstant cette évolution, la pensée de Kant présente une forte unité grâce à la permanence d'un seul problème dont la solution variera d'une époque à l'autre. Kant a traduit ce problème dans les *Prolegomena zu einer jeder künftigen Metaphysik (Prolégomènes à toute métaphysique future)* de la manière suivante : Comment la métaphysique est-elle possible en tant que science ? C'est une question épistémologique et méthodologique, alors que les opinions positives de Kant sont dictées pour une très large part par l'idéologie du mouvement des Lumières, mouvement complexe, engageant à la fois le scientisme newtonien et l'émancipation socio-

morale franco-britannique. La période précritique est dominée aussi bien par l'un que par l'autre. On a trop peu insisté, semble-t-il, sur le rôle joué par Knutzen dans la formation de Kant. Ce newtonien antiwolffien initia Kant aux sciences exactes et détermina l'orientation des dix premières années de son activité scientifique (1746-1755), culminant dans la célèbre *Naturgeschichte und Theorie des Himmels* (*Histoire de la nature et théorie du ciel*, 1755). Cette hypothèse cosmogonique a trouvé sa place dans l'histoire de l'astronomie sous le nom d'hypothèse de Kant-Laplace, après que l'astronome français eut confirmé expérimentalement la brillante imagination du philosophe. Nous ignorons pour quelle raison Kant a abandonné cette vocation de physicien à partir de 1755 pour se consacrer presque entièrement à la philosophie. Le passage de l'une à l'autre est dû sans doute à une réflexion méthodologique liée à l'enseignement newtonien de Knutzen.

Cette phase philosophique (1755-1781) se compose d'une décennie, à peu près, extrêmement féconde (1762-1770), au cours de laquelle les publications se suivent à une cadence rapide, entre deux périodes de silence relativement longues : 1755-1762 et 1770-1781. Nous pouvons répartir la production de Kant durant cette période en cinq groupes : le premier représenté par les traités scientifiques de 1746 à 1755 ; le second, par la *Principiorum primorum cognitionis metaphysicae Nova Dilucidatio* (1755), la *Monadologia physica* (1756) et divers petits traités académiques ; le troisième, par *Die falsche Spitzfindigkeit der vier syllogistischen Figuren*

(*la Fausse subtilité des quatre figures du syllogisme*, 1762), *Der einzig mögliche Beweisgrund des Daseins Gottes (l'Unique fondement possible de la preuve de l'existence de Dieu*, 1763), *Versuch den Begriff der negativen Grössen in die Weltweisheit einzuführen (Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative)*, *Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen (Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, 1764), *Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsätze der natürlichen Theologie und der Moral (Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale*, 1764), *M. I. Kants Nachricht von der Einrichtung seiner Vorlesungen in dem Winterhalbenjahre von 1765-1766 (Annonce, par I. Kant, du programme de ses leçons durant le semestre d'hiver 1765-1766*, 1765); le quatrième se réduit au seul *Träume eines Geistersehers, erläutert durch Träume der Metaphysik (Rêves d'un visionnaire expliqués par les rêves de la métaphysique*, 1766) et, enfin, le cinquième par l'essai : *Von dem ersten Grunde des Unterschiedes der Gegenden im Raume (De la distinction des régions opposées dans l'espace*, 1768) et la thèse latine : *De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis* (1770), encadrés toujours de petits travaux de circonstance.

Malgré la diversité apparente de ces nombreux titres, il règne une remarquable unité dans cette production scientifique. Ces cinq groupes représentent autant de prises de position à l'égard de la métaphysique (wolffienne). Dans l'esprit de Wolff, la métaphysique prétend nous révéler deux mondes : un monde physique de données sensibles

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

**yvon belaval,
herman jean de vleeschauwer,
marcel régnier, alexis philonenko,
xavier tilliette :**
la révolution kantienne
histoire de la philosophie

Kant, Hegel, Fichte, Schelling, un des grands moments de la philosophie dans le monde. Après l'Italie, la France et l'Angleterre, la philosophie, fait remarquer Yvon Belaval, émigre vers la fin du XVIII^e siècle en Allemagne.

Le volume inaugure une "Histoire de la philosophie" de l'Antiquité au XX^e siècle.